

Exercices de survie

Pierre Nepveu

Number 3, Winter 2004

Expériences du paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2202ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nepveu, P. (2004). Exercices de survie. *Contre-jour*, (3), 7–26.

Exercices de survie

Pierre Nepveu

à la mémoire de Germain et Aline.

1.

Il y eut un hurlement
dans le téléphone
qui annonçait une époque
de couteaux ébréchés
et d'aiguilles sans chas,

trop de soleil
glace les mots
mais la pensée cette fois
vivrait seule
en l'absence de mère,

je me tenais à hauteur
du jour, cramponné
au dernier verre de vin,
jaugeant les grandes corvées
qu'infligent sans mesure
les automnes d'or et de sang,

ni croyant, ni philosophe,
incertain de mon courage,
et à midi cognant
j'appris le sursis
que la mort consent
à ceux qui s'inhument
dans leurs propres travaux.

2.

Au solstice, on accuse
les âmes mortes
de parasiter nos vies,

on les surprend tous deux,
père et mère,
couchés dans les feuilles,
babillant de chaleur,
frottant leurs os à l'abrasif
d'une éternelle jeunesse,

le lac est un repos pour l'esprit
mais on entend parfois
dans les pins qui chantent
la rumeur atlantique
d'un lointain génocide,

on revit tout entier
dans ce futur ancien
à partir d'un simple baiser
sur la joue, mais ce qui s'enflamme
dans la tête de la jeune rousse,
on n'en a pas idée.

3.

La nature a produit des sueurs,
des éruptions qui éprouvaient
son fond d'âme triste,

on ne sait plus
si le père est venu de là,
ses maladies, ses colères
cachées à l'amoureuse
au bord du lac incendié,
un été ancien quand essaimèrent
les sauterelles folles,

on ne sait pas
si la nature l'a consolé
ou s'il guettait
dans l'aridité d'une grange
le regard d'un animal
pris au piège de ses appétits
et qui toussait des nuages
de poussière solaire
à rendre émouvant
l'ennui même.

4.

Puis rien :
au bout du couloir,
la chambre des maîtres,
ses veilleuses perpétuelles
sous lesquelles personne
ne lit ni ne rêve,

la mer d'autrefois s'est repliée
dans l'album de photos
et le bloc-notes
avec le numéro de l'hôtel
où ils allaient à Pâques
livrer leurs pensées
à l'épreuve des falaises,

on est seul à imaginer
le froissement des vagues
en l'absence des hôtes
descendus sous terre
mêler leurs cendres aux neutrinos,

on occupe toute la chambre
on replie les draps roses,
les deux points de l'horloge
clignotent aux secondes
mais c'est la plage ancienne
qui tient lieu de sablier,

les maîtres y furent
amoureux des dunes,
de grands hérons
leur montraient le ciel,

et dans cette chambre chaude au retour
un bonheur maritime les étreignait
pour des années nouvelles
qu'ils croyaient sans bords.

5.

On ignore si la mère
a goûté de tout son être
l'ultime pomme de terre,
si l'a émue le parfum
de la camomille encore tiède
au fond de la tasse,

ou si indifférente
à tout ce qui n'était pas
demain, elle a laissé
la lueur cathodique du téléviseur
la pénétrer de part en part,

ignorant tout de la fin qui venait,
du démon du crépuscule
qui colporte le vaste monde
et frappe au passage
d'une ardeur assassine
les êtres trop confiants
de passer la nuit.

6.

Au réveil un barrage
d'œufs blancs comme neige
et de pain entier
impose le respect,

on refoule en soi
les trémolos des symboles,
on parlera une autre fois
des antennes qui ont poussé
à nos membres
durant la nuit,

on croira tout ce qu'on touche,
privant l'univers
de quelques intuitions :
demain peut-être il apprendra
que nos prodiges d'intelligence
lui promettent, au grand bal de l'hydrogène,
à minuit heure des fées,
l'effondrement dans mille trous noirs,

on se blesse vaillamment
aux outils de la cuisine,
en craignant toutefois
que l'éternité ne soit trop vaste
pour nous contenir.

7.

On a voulu savoir
par quel chemin gagner
les hautes sphères de l'esprit,

ou si l'on stagne encore
dans les parages du pardon
et la médiocrité
d'un monde fait seulement
d'adjectifs et de peaux
épouillées en guise d'estime
comme chez les primates
grim pant l'échelle
du succès social,

les conseils du père
ne seront d'aucun secours,
il sourit lui aussi
en coltinant des ombres,

il mendie le verbe être
au moindre fantôme,
en deuil de sa propre gloire,
portant en lui
l'étrange expérience
d'une angoisse bâtie
toute en hauteur.

8.

Qu'avons-nous fait
de leur Dieu ?

je traverse songeur
les grandes salles aérées
où l'art emprunte
à l'orgueil des saints
et au gâchis des martyrs,

je rencontre le fantôme
consterné du père
qui traîne derrière lui
la classe entière des ancêtres,

ils se plaignent qu'à l'accueil
on a saisi leurs auréoles,

je vois le temps
se découdre dans leurs regards,
j'entends leurs grands récits
piaffant dans la poussière
des mots et des croyances,

je me croyais seul à nouveau,
j'aborde le mystère
de grands coffres noirs
devant lesquels
la mère en peine
s'est agenouillée,

elle dit prier pour nos âmes,
elle ne mentionne ni faute ni secret,
par charité pour nous
qui frayons depuis longtemps
dans la splendeur des choses
qu'un malin génie attise
de petites espérances.

9.

L'angoisse : une affaire
réglée croyait-on,
car dévasté par les deuils
on aurait le champ libre, purifié
de leurs regards trop tendres
et de la dette des sentiments,

mais la mort s'imbrique
dans le mur des jours,
au déjeuner un paysage rajeuni
grimace à la fenêtre
et l'odeur du café
fait de grands gestes paternels
avec une haleine rance
tombée du ciel, la boîte
de céréales est piégée,
un petit clown
bondit sur la table
pour illustrer la vie drôle
et le chien, le chien
qu'on n'a jamais voulu
se lamente dans le placard
revendiquant comme son dû
notre immense amour,
puis en fréquence modulée,
c'est la cantate de huit heures :
la terre envahie de vaches tremblantes,
tout un tiers-monde de morues
et de chalutiers fous,
tandis qu'en haute mer
pavoisent les porte-avions

pour un bulletin spécial
qui donne au siècle
une ouverture symphonique,

l'inflation d'âmes est immense,
on se croyait parti
pour un désert de quarante jours
et sa floraison de stigmates,
on croyait confirmée
la signature de l'Être,
c'est un malentendu et on s'inquiète
des grains de sable dans le lait
et des chasseurs de chagrin
qui s'avancent aux heures
de grande écoute.

10.

On espère ces temps-ci
décomposer la lumière
pour en saisir
le sens caché,

on épuise des trésors
d'imagination
tandis qu'à deux pas
les feuillages s'activent
à moudre le soleil
et vous braquent l'infini
à hauteur moyenne
dans un mélange de couleurs
qui font saigner les yeux
et donnent du génie
aux vieux sanglots,

on poursuit l'entreprise
à l'intérieur de soi,
on cherche l'énigme
des embrasements spontanés
et des corps pauvres
que transfigure le don,

le soir tombe,
on creusera la nuit
dans l'inquiétude aggravée
de ne rien entendre
aux logorrhées de l'insomnie,
ignorant si la lune
nous brisera le cœur
ou jouera d'influence
sur nos raisons ferrées
dans leurs doutes.

11.

On devine ce vent gris
ennemi du soleil,

à court de lumière
la mère quotidienne
reprise des bas percés
mais mijote pour le soir
des potions euphoriques
qui rendront plus amène
le séjour dans l'opaque,

on ne s'avance guère
au-delà des belles phrases,
il y a des constats d'absence
qui traînent sur la table
mais en prendre acte
nous réduirait au paradoxe
d'habiller de raison
nos propres fantômes,

restent les promenades
dans les parcs touffus
où l'esprit des jeunes filles
a laissé des livres ouverts
à moitié dévorés,

où les parcours d'écureuils
font danser le hasard
sur des pays de feuilles mortes
dans lesquels on s'exile
comme jadis père et mère
trop imbus encore
des merveilles de l'amour
pour concevoir l'avenir.

12.

Les verbes majeurs
nous obsèdent au milieu
d'un été sans mouvement :

naître, grandir, aimer,
penser, croire, mourir,

et tandis qu'un enfant
gratte le sol où gisent
les urnes enfouies,
nous cherchons une phrase
qui fixera un but
à l'équipée du lendemain,

— à moins de vivre à l'infinitif
comme un grand vent
qui ne sait d'où il vient,
vide de tout feuillage,

ou comme un moine bouddhiste
qui a enfoui au fond de lui-même
la destination du verbe aller.

13.

La nuit dans le jardin,
les chiens assoupis,
l'hortensia accablé
par ses propres fleurs,

l'énormité des projets aussi
nous fait baisser les bras,
on ne sait plus
si les drames de l'expression
sont gros d'un nouveau monde,
si la mafia des métaphores
prépare des actions d'éclat,

on entend tout près miauler
un chat fier de sa puissance,
ce n'est pas encore l'automne :
sa science courte,
ses solutions boiteuses
et ses vins de consolation,

et la belle promesse d'une langue
qui ne sache pas souffrir.

14.

Au retour des lacs,
le visage de la mère
avec ses leçons d'humilité,

et l'on voudrait lui raconter
combien l'eau
était claire et noire
dans l'ombre des thuyas
et combien était seul
l'effroi du huard
à l'approche d'un soir
où elle aurait calmé
son souci d'être tout
pour sa descendance,

mais rien ne répond
au bout du fil,
on reste accroché aux heures
vides et méditant dans l'air
que poussent au nord les tropiques,

on attend que juillet passe,
qu'il s'épuise en naissances
en fruits rouges et en étreintes,
car l'amante veille
après l'hiver au cœur
et savoure les plus beaux romans
en faisant signe de son corps,
heureuse de reconnaître
à pleines pages son désir
dans les fables du monde.